



HAL
open science

Annexes 1 et 2. Nouvelles inscriptions de la vallée du Nahr Ibrahim

Jean-Baptiste Yon, Jean-Paul Rey-Coquais

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Yon, Jean-Paul Rey-Coquais. Annexes 1 et 2. Nouvelles inscriptions de la vallée du Nahr Ibrahim. BAAL - Bulletin d'Archéologie et d'Architecture Libanaises, 2004, 8, pp.202-204. halshs-04447068

HAL Id: halshs-04447068

<https://shs.hal.science/halshs-04447068>

Submitted on 8 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Volume **8** 2004



BAAL

Bulletin

d'**A**rchéologie et

d'**A**rchitecture

Libanaises

MINISTÈRE DE LA CULTURE
DIRECTION GÉNÉRALE DES ANTIQUITÉS

La présence de la porte dans le mur nord des Quarante-Martyrs peut d'ailleurs constituer un argument indirect pour penser que la chapelle n'a jamais reçu une couverture voûtée, car les portes latérales sont extrêmement rares dans les chapelles couvertes de ce type de voûtement, qui exerce une poussée continue tout au long des murs latéraux. Le bouchage peut en effet dater de l'époque de l'aménagement de la terrasse agricole supérieure au nord, qui incorpore le mur latéral nord et en fait un mur de soutènement. Tout dépend aussi de la fonction qu'avait cette porte dès l'origine. Si, comme nous le supposons, elle conduisait vers un petit cimetière, ou des caveaux funéraires aménagés contre la paroi extérieure du mur nord, une seconde hypothèse pourrait s'ajouter à la première: elle était bouchée et débouchée à l'occasion d'une inhumation. Ainsi la chapelle des Quarante-Martyrs, isolée des habitations, pouvait être une chapelle funéraire. Sans le dégagement de l'épaisse couche de terre de la terrasse nord, cette hypothèse ne pourra être vérifiée.

Conclusion

Les sondages de 2003 et 2004 ont apporté d'importantes informations nouvelles. Il apparaît d'abord que le site de l'époque hellénistique s'étendait bien au sud du bâtiment à plate-forme et occupait une partie du tell. Pour la période romaine, trois découvertes nouvelles sont importantes. D'une part, l'emplacement de l'autel, à l'est du grand temple, a été retrouvé. D'autre part, les sondages dans l'angle sud-ouest du téménos ont montré que le portique s'étendait probablement sur trois côtés, ouest, nord et sud, de la cour du grand temple. Enfin, le prolongement nord-ouest du mur du péribole ouvre des perspectives nouvelles sur une extension considérable du sanctuaire romain au nord.

Les deux états principaux de la basilique sont bien datés, la basilique à colonnes de la fin du V^{ème} siècle ou du début du VI^{ème}, avec son portique de façade, et la basilique à piliers du début du VII^{ème} siècle, avec son narthex. De même, les aménagements de la cour, le deuxième état de l'huilerie et le gros bâtiment qui s'appuyait contre la façade du temple, après le démontage de l'escalier, appartiennent à la période du VII^{ème} siècle et de la première moitié du VIII^{ème} siècle. Ils sont postérieurs à l'incendie qui a ravagé plusieurs parties du site. Un abandon général est attesté dans la

deuxième moitié du VIII^{ème} siècle. La réoccupation ne se manifeste qu'à la fin du X^{ème} siècle ou au début du XI^{ème} siècle; quelques tessons résiduels du XI^{ème} siècle et une tombe dans la basilique en sont les témoins. Les constructions sont nombreuses au XII^{ème} siècle (réaménagement de la basilique et du temple, devenu une église, chapelle nord, terrasses au nord, fours). L'abandon définitif, vers la fin du XIII^{ème} siècle, entraîne la transformation du site en vaste cimetière. Ces données archéologiques, associées aux sources textuelles, permettront de préciser l'histoire de l'installation médiévale du patriarcat maronite à Yanouh.

Les études de matériel enrichissent la connaissance des productions locales et régionales et montrent qu'à certaines époques la haute vallée du Nahr Ibrahim n'était pas aussi isolée que ce que l'on avait pensé auparavant. Les rapports avec la Békaa et la Syrie intérieure sont nombreux, à plusieurs périodes, de même que les contacts avec la côte et le monde méditerranéen, tout particulièrement à la période hellénistique tardive. Enfin, la découverte du relief de la «Dame de Yanouh» éclaire l'histoire des cultes de la vallée à l'époque romaine et montre les relations entre Yanouh et Afqa, liées à des mythes qui étaient communs aux deux sanctuaires.

Annexes 1 et 2 Nouvelles inscriptions de la vallée du Nahr Ibrahim

Annexe 1. Inscription funéraire de Yanouh (J.-P. Rey-Coquais et J.-B. Yon)

Cette inscription funéraire a été découverte lors des années soixante dans les travaux de dégagement de H. Kalayan. La pierre a visiblement été réutilisée dans une construction tardive après avoir été retaillée, mais aucune information n'a été transmise sur ce point. Le texte avait été cité et utilisé par J.-P. Rey-Coquais (d'après des informations d'H. Kalayan), mais jamais publié (Rey-Coquais 1972: 96). La pierre est aujourd'hui dans un dépôt de la DGA à Byblos. Bloc rectangulaire de calcaire (60 x 39 x 18 cm) (Fig. 56).

[Θ]άρσι ΜΑΘ | [.]ΕΕΑΗΗ | [σ]ώφρων | [ο]υδὶς
ἀ[θ]άνατος | [ἔ]τους | δεξ'

Traduction: «Courage! Math [...] eele (?), vertueuse, personne n'est immortel. Année 564».

L. 1: le nom propre féminin n'est pas complet, sans doute est-il construit avec le mot (a)math- «servante» en araméen. Des noms proches, formés sur cette racine suivie d'un théonyme, apparaissent dans l'onomastique syrienne: Αμαθωνα à Halbûn (Damasquène), SEG 28, 603 du II^{ème} siècle ap. J.-C.; Μαθαλαθη en Émèsène au III^{ème} siècle ap. J.-C., IGLS V, 2598; Μαθεαθη à Umm al-Jimal, PAES 3A, 435 et 456. À la l. 2, on a peut-être la seconde partie du nom propre de la défunte (le théonyme), plutôt que le nom de son père. L'adjectif *sôphrôn*, «sage», au sens de femme «vertueuse», est employé pour les femmes mariées. La formule «courage, personne n'est immortel» est habituelle dans l'épigraphie funéraire grecque du Proche-Orient à l'époque romaine: ainsi à Germaniceia (Commagène), SEG 41, 1505-1507; à Byblos, Renan 1864-1874: 183.

L'inscription est datée d'une année 564. L'ère la plus probable est celle des Séleucides, ce qui daterait

l'inscription de 252-253 après J.-C. et qui correspond aux données fournies par l'écriture et par le style de la stèle. Cette ère est aussi employée dans d'autres sites de la montagne libanaise; ainsi, à Qalaat Faqra: Rey-Coquais 1999: 635, n° 4 et 642, n° 13 (SEG 49, 2009 et 2018) ou au Wadi Abou Moussa: Rey-Coquais 1972: 87-89 (SEG 26, 1652). Les autres ères utilisées dans la région, en particulier celle de la cité la plus proche, Byblos (débutant en 30 avant J.-C.), sont exclues. Doit-on en conclure qu'à l'époque de l'inscription Yanouh n'appartenait pas au territoire de Byblos? Sans doute, même s'il est difficile d'être très affirmatif sur ce point.

Annexe 2: Inscriptions latines de bornage (J.-B. Yon)

L. Jalabert avait publié il y a près d'un siècle deux inscriptions de bornage d'un territoire appelé Iarith (Jalabert 1907: 303, n° 104-105, sur copie Ronzevalle). Ces deux bornes (A et B dans ce qui suit) se trouvent dans la zone qui s'élève au-dessus du village moderne d'Afqa (au sud-ouest); plus récemment, une troisième borne (C) a été repérée dans le même secteur, à environ 100 m au nord de B. Elles sont toutes gravées en grandes lettres sur des rochers inclinés entre 45° et l'horizontale, souvent de surface assez inégale.

Inscriptions latines: 95 x 132 (A); 110 x 145 (B); 60 x 175 (C); h. l. 32 (A); 31 (B); 23 cm (C). Vues et photographiées.

A	B (Fig. 57)	C
Finis	Finis	F[ini]s Iar[ith]
Iarith	Iarith	N(umerus) V
N(umerus) VII	N(umerus) VI	

«Limite de Iarith, numéro 7 (6 et 5)».

Il s'agit donc de bornes numérotées, et on peut supposer que les n° 1 - 4 se trouvaient dans le même secteur.

Une autre découverte récente (information et photo communiquées par P.-L. Gatier et C. Atallah) vient compléter le dossier de Iarith. Plus haut dans la montagne, au sud des inscriptions précédentes, sur la



Fig. 56 - L'inscription grecque (Archives DGA).

falaise (8 m environ au-dessus du sol de circulation), une autre inscription, en grandes lettres, semble situer la frontière de Larith à la montagne (Fig. 58).

Inscription latine de 3 lignes:

IARITH N (?)
MONT
CONI

Larith N / mont(es) / con(i)ngunt): «Les montagnes marquent la limite de Larith».

L. 1: il semble qu'il y ait à droite du mot *IARITH* une lettre à l'extrémité du rocher, sans doute un N (numéro de la borne ?), à moins qu'il ne s'agisse d'une cassure de la pierre.

L. 3: d'autres verbes sont aussi envisageables (*coniungere*). Dans ce cas, on aurait l. 2 *mont(ibus)*.

L'étymologie du mot, toponyme attesté ailleurs au Liban (Freyha 1956: 363; au nord de Assia, mohafazat de Batroun), le *ra* ache peut-être à l'araméen *yr̄ša* qui désigne ce qui est hérité (Wild 1973: 160: «Geerbtes, Erbland»); s'agit-il d'un terrain donné au dieu en héritage ? Toutefois la vocalisation de la première syllabe est différente de l'araméen; S. Wild la mettait en relation avec l'influence de l'arabe (*yamm*), ce qui serait étonnant à cette date. Il est tentant d'identifier le toponyme de Larith avec le nom antique du territoire dépendant du sanctuaire d'Afqa.



Fig. 57 - Photo J. B. Yon.

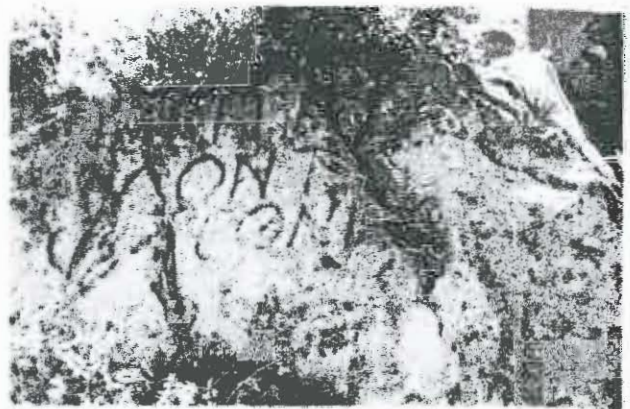


Fig. 58 - Photo C. Atallah.

Le Liban a fourni d'autres exemples de ces bornes latines: le plus développé est une inscription d'interprétation difficile qui délimite les territoires de Césarée du Liban et celui d'une localité (village ou cité) appelée Gigarta: voir *Ann. épigr.* 1941, 81 et Rey-Coquais 1972: 103-104 (avec la n. 3). À Qala'at Faqra (Rey-Coquais 1999: 649-651, n° 25-29; *Ann. épigr.* 1999, 1673-1674), d'autres bornes (au moins quatre) donnent les lettres TER, à développer sans aucun doute *ter(mini)*. Une cinquième inscription donne les lettres VITOR/////////LEGTER//////POSVIT, à la fin desquelles J.-P. Rey-Coquais reconnaît le même mot (*terminos posuit*). Comme à Afqa, il faut sans doute y voir les bornes du domaine appartenant au dieu.

L'usage du latin, à Afqa comme à Faqra, est à mettre en relation avec les opérations de bornage connues par les nombreuses inscriptions forestières de la vallée du Nahr Ibrahim. Les autorités romaines, quand elles ont posé les bornes des forêts impériales, ont complété le dispositif en indiquant aux gens de Larith quelles étaient les limites de leur propre territoire.